

UN MARIAGE FORCÉ

Montréal - 1901

...UN MARIAGE FORCÉ...

— Georges, l'avez-vous vue, cette petite femme avec ses grands yeux bleus et sa toilette plus bleue encore ? Je crois qu'elle était la belle hier au bal.

— Je le crois bien, Louis, il n'était pas difficile d'être la plus belle hier. Peste ! Je ne me suis jamais rencontre au milieu d'un groupe de femme aussi laides. J'en ai mal dormi ; encore deux soirées comme celle-là, et je suis dégoûté à tout jamais du monde fashionable. Mon cher, si c'est ainsi que vous croyez me guérir de mes ennuis, vous faites fausse route, il aurait mieux valu me laisser enseveli dans mon vieux manoir de Bretagne.

— Georges, vous n'avez pas de logique, s'enterrer à vingt-sept ans, renoncer à tous les plaisirs, et pourquoi ? Je voudrais bien le savoir, uniquement parce qu'il vous passe des chimères par la tête, devenir pessimiste quand on est jeune, riche et beau garçon, c'est révoltant, vraiment, mon ami, vous insultez la Providence en voulant vous trouvez malheureux avec tout cela.

Un sourire triste effleura les lèvres de Georges de Ferrares.

— Vous pensez, Louis, dit-il, cependant vous vous trompez j'ai de réels sujets de n'être pas heureux.

— J'en doute, un homme que toutes les femmes adorent. Vous ne me ferez jamais croire à vos malheurs.

— Vous pensez que toutes les femmes m'adorent, que diriez-vous si je vous avouais que je n'ai plus le droit d'en aimer aucune et que je ne suis pas digne d'être aimé.

Louis de Rouville regarda son interlocuteur avec surprise.

Georges de Ferrares était beau, grand et bien fait, il avait une physionomie intelligente, de grands yeux gris, un nez droit, une bouche expressive ornée d'une superbe moustache noire, des dents irréprochables, le teint basané lui donnant le type espagnol ; des manières séduisantes, une distinction parfaite, des goûts recherchés, une grande délicatesse de sentiments, des idées élevées, tel était le jeune homme qui, en ce moment, disait ne plus avoir le droit d'être aimé.

— Georges, je ne vous comprends plus. Vous, ne pas avoir le droit d'être aimé ! Que dirait Noémie de Soulanges si elle vous entendait ?

A ce nom Georges pâlit.

—Noëmie ne m'aime pas, dit-il.

Louis lui prit la main.

— Vous vous trompez, Georges. Noëmie vous aime, j'en ai la certitude.

Une vive anxiété se peignit sur les traits du marquis de Ferrares.

— Pauvre enfant, murmura-t-il, alors il faudra que cet amour meurt dans son cœur. Louis, écoutez, je vais vous confier mon malheur, je suis marié.

— Marié ! et depuis quand ?

— Depuis sept ans.

Et le jeune homme en prononçant ces mots laissa tomber sa tête dans ses mains avec découragement. Son ami le regardait sans pouvoir croire ce qu'il venait d'entendre.

— Oui, marié, reprit le marquis, à une femme que je n'ai vue qu'une fois, à une femme que je ne connais pas. Ecoutez. Un soir, il y a sept ans, mon père se mourait, il me fit venir à son chevet : " Mon fils, me dit-il, je vais mourir et je suis ruiné. Voulez-vous sauver l'honneur de notre maison ? Un seul moyen nous reste encore, voulez-vous adoucir mes derniers moments en consentant à épouser la fille du banquier Beleourt à qui je dois d'immenses sommes ! Par ce mariage il me tiendra quitte de mes dettes et mon nom ne sera pas déshonoré. Le banquier veut avoir dans sa maison des titres de noblesse Sa jeune fille n'est encore qu'une enfant âgée de quatorze ans, de suite après son mariage on la renverra au couvent pour terminer son éducation, ainsi pendant plusieurs années vous serez entièrement libre de votre temps et de vos actions."— J'hésitai, j'avais vingt ans, je ne connaissais pas la personne que l'on me destinait et tout en moi se revoltait à la pensée de contracter un mariage dans de telles conditions. J'exprimai à mon père la répugnance que j'éprouvais à me lier irrévocablement à une personne dont j'ignorais les sentiments et le caractère, et qui, élevée dans un autre milieu que le nôtre, aurait sans doute des idées et des goûts tout à fait opposés aux miens ; mais mon père réfuta un à un mes arguments et mit une telle insistance à me supplier de ne pas lui refuser cette suprême consolation que je n'eus pas le courage de résister plus longtemps, voyant avec douleur à l'altération de ses traits que la mort allait bientôt venir et que de ma réponse dépendait la tranquillité de ses dernières heures. J'acquiesçai donc à ses désirs et consentis à m'encanailler, comme on dit.

Lorsque les formalités d'usage furent remplies, on amena la fille du banquier et nous fûmes mariés sans plus de préambules. J'avais à peine eu le temps de jeter un regard sur ma femme et de constater qu'elle n'était pas jolie, qu'on la reconduisait de suite au couvent comme il avait été convenu, sans que je lui eusse même adressé une parole. Quelques heures plus tard mon père expirait en me bénissant.

Tout ceci se passa avec une telle promptitude, la douleur que j'éprouvai de la mort de mon père fut si grande que j'oubliai complètement les événements. Ma femme n'était entrée dans ma vie qu'à l'égal d'un mythe, je résolus de continuer à la regarder comme tel, ne me sentant aucune inclination pour elle.

Dans un moment d'irréflexion impardonnable je lui écrivis ces quelques mots :

Madame,

Nous avons été mariés par la volonté de nos parents. Vous ne m'aimez pas ni moi non plus. Je ne vous importunerai pas de ma présence. Je pars pour faire le tour du monde et vous laisse libre.

Durant mes voyages au long cours, je reçus la nouvelle de la mort de mon parrain qui me léguait tous ses biens et son titre de marquis de Ferrares. Cette bonne nouvelle me rendait désormais indépendant. Je m'empressai de remettre au père de ma femme les sommes qu'il avait déboursées pour le mien et que je n'avais toujours considérées que comme prêt.

Alors la vie s'offrit à mes yeux sous le jour le plus riant. Je dépensai avec prodigalité, me livrant comme un jeune fou à tous les plaisirs du siècle. Jamais la pensée de la jeune femme que j'avais laissée derrière moi ne vint troubler mon esprit, jusqu'à ce qu'un jour je rencontrai Noémie de Soulanges. Alors, une réaction subite s'opéra chez moi. Que se passait-il ? Hélas ! je ne m'en aperçus que trop tard. J'aimais, j'aimais éperdument pour la première fois et il me fallait arracher cet amour de mon cœur. J'étais lié et pour toujours.

J'eus des moments de sourde colère. Qui me retenait ? Ce mariage était-il valide ? N'avais-je pas le droit de le briser ? Alors, pour la première fois, je songeai au malheur que j'avais pu causer à la femme qui portait mon nom. Je l'avais laissée seule exposée aux dangers du monde, son père était mort quelque temps après notre union. Pauvre enfant qu'était-elle devenue ? elle aussi pouvait aimer ailleurs et comme moi elle n'était plus libre. Ma conscience me reprocha amèrement ma conduite passée, et je serais retourné vers la jeune femme que j'avais si cruellement abandonnée si mon amour ne m'eut retenu près de Noémie.

Cependant ma position ne devint plus tenable. Plus je voyais Melle de Soulanges, plus mon malheur augmentait et ce qui m'affligeait davantage était de constater que la gaité de la jeune fille s'évanouissait de jour en jour pour faire place à une tristesse amère, causée sans doute par mon silence. Je l'aimais, Louis, mais jamais un mot de ma part n'est venu lui apprendre ce que j'éprouvais pour elle. Ce furent ces tristes circonstances qui m'obligèrent à m'éloigner de nouveau. Je courus m'ensevelir dans mon vieux manoir de Bretagne pour y cacher mon malheur et essayer d'oublier lorsque vous vîntes m'y chercher. Dites maintenant n'avais-je pas raison de dire que je ne suis pas digne d'être aimé.

M. de Rouville tendit la main à son ami.

— Georges, lui dit-il, vous avez certainement de grands torts, mais vous avez beaucoup souffert. A tout péché miséricorde. Ecoutez-moi, pourquoi ne retourneriez-vous pas vers celle qui porte votre nom ? Cette enfant que vous avez laissée sans grâces est peut-être aujourd'hui une femme charmante, qui malgré votre conduite indifférente vous attend encore.

Le marquis secoua la tête.

— Elle doit me détester, fit-il, n'ai-je pas empoisonné les premières années de sa jeunesse ? Oserai-je jamais me présenter devant elle après lui avoir écrit comme je l'ai fait ?

— Qui sait, Georges, le cœur des femmes est immense et n'êtes-vous pas doué des qualités qu'elles recherchent. Vous possédez un physique attrayant, de parfaites manières du monde, n'est-ce pas assez pour tenter la fortune ? Tenez, si j'étais à votre place je m'assiérais là, et j'écrirais à ma femme que je désapprouve ma conduite passée et que si elle veut bien le permettre je lui rendrai visite.

Georges hésita.

— Et Noëmie, dit-il.

— Noëmie vous oubliera et vous aussi.

Un profond soupir souleva la poitrine du marquis.

— Ma foi, dit-il, vous avez peut-être raison. Ne vaut-il pas mieux en finir de suite et connaître mon malheur tout entier. Je suis las de la vie que je mène, je sens bien qu'au fond de mon cœur doit vivre un éternel regret ; mais je n'ai pas le droit de faire partager mes chagrins à Noëmie. Qu'elle apprenne donc de suite que je ne m'appartiens pas, et ainsi que vous le dites, elle m'oubliera.

Ce dernier mot s'éteignit avec un second soupir, puis avec une agitation fébrile le marquis saisit une plume et se mit à écrire rapidement. Louis se promenait à grands pas dans la chambre, regardant de temps en temps le marquis avec compassion.

— Pauvre ami, disait-il, il est vraiment à plaindre, à vingt-sept ans voir son avenir brisé. Mais ne vaut-il pas mieux qu'il retourne dès à présent vers sa femme, que le diable aurait dû emporter bien avant aujourd'hui.

Sur cette réflexion charitable, il vint se rasseoir près de Georges pour l'encourager de nouveau.

. . . .

Au dehors, la bise gemissait ; au dedans une femme pleurait. Et cependant dans ce petit boudoir tout invitait à sourire ; tout, jusqu'aux petits rideaux roses, jusqu'aux mille bibelots qui ornaient la chambre semblait, au lieu de larmes, solliciter le sourire.

Les beaux cheveux blonds de la jeune femme tombaient dans un négligé charmant sur ses épaules, ses petites mains, blanches et potelées comme celles d'un enfant, demeuraient croisées au-dessus de sa tête. De temps en temps un profond soupir soulevait son sein, venant rompre le silence qui régnait dans cette pièce où tous les objets de luxe et de confort étaient réunis : et dans ce lieu charmant régnait le désespoir.

Soudain un pas léger se fit entendre, la porte s'ouvrit doucement et une jeune fille de dix-huit ans environ se glissa dans la chambre, alla droit au canapé et se penchant vers l'inconnu l'appela tendrement.

— Noémie, pardonne-moi de t'éveiller, dit-elle, mais je tenais tant à te voir aujourd'hui.

Noémie releva la tête, alors ses beaux yeux bleus de saphir apparurent à son amie tout baignés de larmes.

— Quoi, des pleurs ! s'écria Léa de Nanceray en l'attirant à elle, qui peut donc causer ton chagrin, toi que tout le monde adore, toi, à qui, il me semble, rien ne manque ici bas. Que dirait Georges de Ferrares s'il te voyait ainsi gâter ton joli visage avec ces vilaines larmes ? Laisse-moi te consoler, je suis certaine que tu n'as aucun sujet de te chagriner ainsi.

— Oh ! répondit Noémie en cachant sa tête dans le sein de son amie, Léa, je voudrais mourir.

— Mourir, quand on a vingt ans, quand on est belle, quand on est aimée ! Ah ! Noémie, tu n'es pas raisonnable.

— Ecoute plutôt, Léa, car je ne puis plus longtemps te cacher mon malheur. Ce que je vais te dire tu ne pourras le croire, et cependant, hélas ! il n'est que trop vrai, Léa, je suis mariée.

— Mariée ! cela est impossible.

— Oui, je suis mariée et ce qui est bien pis, j'aime un autre homme que celui à qui je suis liée. Demain, je recevrai ce mari indifférent qui depuis sept ans ne m'avait donné signe de vie et qui aujourd'hui sollicite une entrevue. Mais je le recevrai uniquement pour lui exprimer toute la haine qu'il m'inspire, pour lui reprocher d'avoir brisé ma vie, pour

lui avouer enfin que j'aime ailleurs, que sa présence m'est odieuse, que lui-même a fait naître mon aversion et qu'il ne doit pas s'attendre à ce que jamais je vive sous le même toit que lui. Hélas! lorsque pour obéir à mon père, j'acceptai son nom, combien j'étais ignorante des malheurs qui m'attendaient. Disposée à aimer celui qu'on me donnait pour époux, quoique je ne l'eusse vu que quelques instants, avec ma naïveté d'enfant de quatorze ans, il me semblait que je serais heureuse près de lui et j'aurais voulu dès lors ne pas le quitter. Mais on me fit comprendre que telles n'étaient pas les conditions, que je devais retourner au couvent pour terminer mon éducation, que mon mari ne pouvait s'embarrasser d'une petite fille telle que moi, que plus tard seulement je pourrais le revoir. Avec mon imagination romanesque je me fis un idéal de ce mari, qui ne m'avait épousé que pour ma fortune, et je me mis à souhaiter l'instant qui devait nous réunir. Combien j'étudiai avec ardeur afin de devenir savante pour lui plaire. J'avais du goût naturel pour les arts, en peu de temps je remportai en peinture et en musique les premiers prix du couvent. Je m'appliquai sur toutes les branches afin qu'à son retour il put être fier de moi. Naïve enfant! j'étais tellement occupée de lui que j'avais fini par croire que moi aussi je devais avoir une part dans son esprit; lorsqu'un jour tout l'édifice de bonheur que j'avais élevé dans mes rêves s'écroula devant une lettre de cet homme sans cœur qui m'avouait ne pas m'aimer et désirait que nous demeurassions étrangers l'un pour l'autre. Oh! Léa, tu ne peux savoir quelle fut ma douleur. Ce nom que je m'étais habituée à aimer, je me mis à le détester et résolus de ne jamais le porter.

Mon père était mort, je ne craignais pas de l'offenser en renonçant à ce titre de baronne pour lequel son orgueil m'avait sacrifiée. En proie au désespoir, seule au monde à dix-huit ans, je vins chercher consolation auprès de ma cousine, Madame de Treslin, l'unique parente qui me restât. Elle se moqua de moi et de mon chagrin, me disant que j'étais une petite folle, que mon mari avait beaucoup de charité de me délivrer de sa présence, que tous les hommes sont des embarras et que l'on devait bénir le ciel lorsqu'ils s'éloignaient. Puis, en m'embrassant, elle ajouta:

—"Ma chère petite, le baron est un niais de ne savoir apprécier une charmante enfant telle que vous, il faut donc se réjouir de son absence. Vous êtes beaucoup trop jeune et trop jolie pour gâter votre visage avec ces vilaines larmes. Venez demeurer avec moi et jouissez de la vie, à la jeunesse il faut le plaisir. Je n'ai pas d'enfant, c'est moi qui me charge de votre entrée dans le monde. Le titre de baronne vous déplait changez-le pour celui de votre terre de Soulanges. Vous êtes libre, votre mari vous le dit, donc vous êtes encore jeune fille. Amusez-vous et moquez-vous des hommes, c'est la plus grande consolation qu'une femme puisse trouver lorsqu'elle a été outragée.

Je finis par penser que ma cousine avait raison et dès lors je résolus de ne plus me chagriner au sujet de celui qui m'abandonnait si lâchement. Le monde, je ne le connaissais pas, mais je m'y lançai avec toute la frénésie d'une femme qui veut oublier. Je voulais ne pas avoir le temps de penser et de souffrir. J'y étais parvenue jusqu'à un certain point, cette vie d'insouciance et de plaisir avait engourdi mes souvenirs, lorsqu'un jour je rencontrai Georges de Ferrares. Alors une terrible réaction s'opéra en moi. Je sentis que jusqu'à ce moment il m'avait manqué une part de moi-même, je sondai le vide dans lequel j'avais vécu et m'aperçus avec désespoir que j'aimais. Ce cœur que j'avais cru mort à tout sentiment d'amour se réveillait aux accents d'une voix adorée. Que de moments bien doux, j'ai passés près de lui, payés l'instant d'après de larmes bien amères. Pourquoi nos deux âmes créées l'une pour l'autre, se rencontraient-elles, hélas, trop tard? Tout nous unissait, sympathie irrésistible, harmonie de sentiments. Ses pensées étaient les miennes, je retrouvais en lui mes goûts et mes idées. Que de fois me trouvant accablée de tristesse, il chercha par une lecture intéressante à ramener chez moi la gaité; Eh bien! les passages qu'il choisissait étaient ceux-là même que j'avais dévorés tout le jour en leur demandant l'oubli de mes ennuis.

Ah! Léa, Léa, pour quoi l'ai-je rencontré pour mon malheur et pour le sien. Vingt fois dans ses regards, remplis d'amour et d'angoisse, j'ai surpris un aveu qui montait de son cœur et mourait sur ses lèvres, car on dirait qu'il a compris qu'un invincible obstacle nous sépare. Oh! je voudrais mourir.

Et les pleurs de la jeune femme recommencèrent à couler. Léa embrassa son amie.

—Pauvre Noémie, fit-elle, que puis-je te dire pour te consoler? je voudrais tant te voir heureuse de nouveau. Moi qui était venue te demander si tu venais au bal ce soir, combien peu je m'attendais à te trouver en larmes.

—Cela t'étonne, et cependant combien souvent j'ai versé des pleurs amers avant d'entrer dans une réunion, et là, je paraissais gaie, heureuse; ainsi ce soir j'irai à ce bal, tout le monde croira à mon bonheur lorsque j'ai le désespoir dans l'âme.

....

Le soir était venu. Debout devant sa glace, seule dans sa chambre, Noémie complétait sa toilette en y ajoutant une rose blanche. Elle était parfaite dans cette riche robe de velours noir, contrastant si bien avec la blancheur marmoréenne de son cou et de ses bras, n'ayant pour tout ornement que la fleur naturelle reposant avec coquetterie sur son sein. Il y avait tant de grâce et de poésie dans cette petite personne qu'il était difficile de la voir sans se sentir attiré vers elle.

La jeune femme jeta un long et triste regard dans son miroir; toute trace de larmes avait disparue de ses beaux yeux et l'on ne lisait plus sur cette figure enfantine qu'un peu de mélancolie ajoutant un nouveau charme à sa beauté.

—Allons, dit-elle, encore un soir à jouer la comédie et demain tout pour moi sera fini.

Elle poussa un profond soupir, puis d'un mouvement nerveux saisit sa sortie de bal la jeta sur ses épaules, d'une légère gaze rose couvrit ses blonds cheveux et se dirigea au dehors ou sa voiture l'attendait pour la conduire chez le duc de Saint-Maur.

Le bal était dans toute son animation quand Melle de Soulanges y fit son entrée; en l'apercevant plusieurs jeunes gens se détachèrent des groupes qu'ils formaient et l'entourèrent. Elle était gaie, souriante, ayant pour chacun un mot aimable et plus d'une femme la voyant ainsi recherchée, admirée, murmura tout bas:

—Comme elle est heureuse.

Ee elle que lui faisaient ces admirateurs indifférents? n'y avait-il pas au fond de son cœur un amour qui lui donnait la mort? sa gaité même lui faisait mal et plus que jamais le monde lui semblait un rieur moqueur des angoisses de l'âme.

Soudain elle pâlit, on venait d'annoncer le marquis de Ferrares et un homme d'une distinction parfaite, aux regards rêveurs, à la démarche noble et fière s'avança dans le salon. En entrant il chercha du regard une personne connue et tressaillit en apercevant Noémie ; de suite il vint prendre place près d'elle.

—Je ne croyais pas vous rencontrer ce soir, dit-il.

Mademoiselle de Soulanges leva sur lui ses grands yeux sans répondre. Il lui sembla que Georges était plus triste qu'à l'ordinaire en prononçant ces paroles. Une résolution soudaine se peignit sur les traits de la jeune femme, une pensée désespérante venait de s'emparer de son esprit.

—Il souffre, se dit-elle, eh bien ! je vais tout lui avouer, lui dire combien je l'aime, qu'importe si nous devons être séparés, il ne faut pas qu'il croie que j'ai joué avec ses sentiments. Qu'il sache donc combien j'ai souffert pour lui.

Poussée par ce désir, elle répondit :

—Je ne serais pas ici, si je n'avais espéré vous y voir. Je savais que votre présence me ferait du bien. J'ai été si triste tout le jour ; il y a des instants dans la vie où l'existence est bien pénible.

Georges la regarda, c'était la première fois qu'elle lui parlait ainsi, il soupira et prenant subitement la main de la jeune fille il murmura :

—Noémie, vous souffrez et moi aussi, oh ! venez loin de ce tumulte, j'ai tant de choses à vous dire : cette gaité folle qui nous entoure me fait mal.

Et prenant le bras de Melle de Soulanges il l'entraina rapidement hors de la salle du bal, ils traversèrent plusieurs pièces et se trouvèrent enfin sur la verandah.

La nuit était belle, mille étoiles brillaient dans l'immense nappe des cieux demeurée encore azurée ; et la terre ne semblait sommeiller qu'à demi, inondée des rayons de Phébée. A cette heure du soir, un charme mystérieux régnait dans cet endroit et tous deux se sentaient émus et ravis de se retrouver enfin seuls sous le regard de Dieu. Pour quelques instants ils oublièrent le monde entier, les angoisses de leur âme, la cruelle entrevue du lendemain, les anxiétés du triste jour qui venait de finir ; tout ; ils avaient tout oublié, si ce n'est qu'ils s'aimaient : et les mains entrelacées ils demeurèrent ainsi quelques secondes sans prononcer une parole, plongés dans une muette ivresse. Cependant cet instant de jouissance il fallait le rompre par un aveu cruel de si cruelle vérité.

—Noémie, dit enfin le marquis, j'ai à implorer votre pardon, vous allez me trouver bien lâche et bien misérable ; mais songez que cet aveu que je vais vous faire, je l'ai retardé jusqu'à aujourd'hui, ne me sentant ni la force, ni le courage de vous faire connaître ce qui doit m'éloigner de vous à jamais. Vous le savez, vous le savez, Noémie, je vous aime...

—Georges, n'achevez pas, c'est moi qui ai tous les torts, c'est moi qui doit solliciter votre indulgence. Malheureuse que je suis ! que penserez-vous de moi lorsque vous saurez tout ? Oh ! Georges, il faudra cependant me plaindre et me pardonner, car désormais ma vie sera triste et désolée. Depuis trois mois, sous le charme de votre présence, insensée ! j'avais oublié le terrible passé et ce cœur, auquel j'avais ordonné de ne plus sentir, de ne plus souffrir, de ne plus aimer, s'est réveillé. Je vous aimais avant de le savoir, chez vous je retrouvais les qualités qu'un jour j'avais osé rêver chez celui à qui j'avais voulu confier mes destinées. Hélas ! pourquoi fallait-il vous rencontrer trop tard.

Et brisée par l'émotion, la jeune femme fondit en larmes.

Le marquis très ému la regardait. Elle aussi avait donc un terrible secret dont jusqu'alors elle lui avait fait mystère ! Qu'allait-elle lui révéler ? Anxiété cruelle ! que n'aurait-il donné à cette heure pour pouvoir lui dire :

—Aimez-moi, aimez-moi. Je veux vous consacrer ma vie ; je veux par ma tendresse, je veux par mon amour vous faire oublier ce passé qui vous oppresse.

Qu'aurait-il donné à cet instant pour pouvoir la presser sur son cœur et lui demander d'être sa femme, sa femme chérie, la compagne de ses joies, la consolation de ses chagrins, la mère de ses enfants. Mais un obstacle les séparait et les larmes qu'il voyait couler, il n'avait pas le droit de les sécher. Combien était grande l'amertume de son âme. Voir souffrir celle qui est pour vous plus que tout au monde, et être impuissant à la soulager; sentir que tout vous unit ici bas, lorsque la fatalité vous ordonne de vous quitter, aimer qui vous aime, trouver l'idéal de vos rêves pour n'éprouver que les angoisses de la séparation ; enfin voir le ciel entr'ouvert devant vous pour être précipité dans un lieu de douleur éternelle. Voilà tous les tourments qu'éprouvait Georges en contemplant près de lui la femme de son choix. En regardant ce visage charmant, ces traits délicats empreints de tant de tristesse, il éprouvait des regrets si cuisants qu'il n'avait plus le pouvoir de prononcer une parole pour lui faire connaître la vérité et portant la main de Melle de Soulanges à ses lèvres il lui murmura de cette voix douce et tendre qui lui avait acquis l'amour de tant de femmes.

—Noémie, votre douleur m'enlève toute mon énergie. Chère enfant, donnez-moi l'exemple du courage. Racontez-moi tous vos chagrins puisque j'ai encore la consolation d'être près de vous. Mais lorsque vous connaîtrez ma vie, lorsque vous m'aurez ordonné de vous quitter, rappelez-vous que mon cœur vous appartenait tout entier ; que jamais aucune femme ne pourra vous y remplacer, que pour vous savoir à moi j'aurais affronté tous les dangers, souffert toutes les misères et me serais senti heureux de pouvoir à ce prix conserver votre amour. Si un jour vous m'avez pardonné et vous souvenez du malheureux qui vous aimait tant, rappelez-vous que jamais il n'a pu vous oublier.

—Georges, fit la jeune femme en étouffant ses sanglots, ah ! je ne suis pas digne d'un tel amour. Tandis que ma conscience m'ordonnait de vous fuir, de vous éviter les tourments de mon âme, je ne vous ai rien dit. Georges, me pardonnerez-vous jamais de vous avoir trompé ? depuis sept ans je suis mariée au baron de Maldigny, le nom que je porte n'est pas le mien.

Un cri s'échappa des lèvres du marquis. Était-il possible, n'était-ce point un songe, devait-il s'éveiller pour éprouver toutes les tortures de la réalité ? Noémie, la femme du baron de Maldigny ! mais le baron de Maldigny c'était lui ! Noémie était sa femme ; et fou de joie il saisit la jeune fille dans ses bras et la pressant avec délire sur son cœur il s'écria :

—Ah ! répétez-moi ce que vous venez de me dire. Est-il bien vrai, ai-je toute ma raison, ne suis-je pas le jouet d'un rêve.

—Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle cherchant à se dégager de son étreinte. Vous ne m'avez donc pas comprise. Je suis la femme du baron de Maldigny.

—Noémie, je suis cet époux perfide qui vous abandonnait lâchement il y a sept ans. Le nom que je porte n'a pas

toujours été mien. Hélas ! insensé, je n'avais pas compris alors quel trésor l'on m'avait confié, et je m'éloignai sans songer qu'un jour pour être aimé de vous je sacrifierais volontiers tout au monde.

Et s'agenouillant devant elle.

—Noémie, murmura-t-il, pourrez-vous jamais me pardonner.

Tout ceci était si inattendu que la jeune femme sentit ses forces l'abandonner sous le poids du bonheur, car le délire de la joie est aussi grand que celui du désespoir, et elle se serait affaissée sur le sol si le marquis ne l'eut soutenue.

— Ah ! Georges, murmura-t-elle en laissant tomber sa tête sur le sein de son époux, pourquoi m'aviez-vous abandonnée ? Je serais morte de chagrin s'il m'avait fallu me séparer de vous, si vous n'aviez pas été le baron de Malchguy.

— Chère enfant, répondit-il, je n'ai rien pour justifier ma faute, mais les angoisses que j'ai éprouvées depuis que je vous connais m'ont fait expier mes torts envers vous. Maintenant que vous connaissez mes erreurs, pourrez-vous encore m'aimer ?

Pour toute réponse le jeune homme sentit deux bras caressants entourer son cou et les lèvres de la jeune femme cherchèrent les siennes. Dans un long baiser d'amour tous deux oublièrent le passé.

....

Le lendemain on lisait dans les journaux de Paris : " Le marquis et la marquise de Ferrares viennent de quitter la capitale pour un voyage à Naples.

Grand émoi dans le cercle du faubourg St Germain.

—Quelle est cette marquise de Ferrares, se demandent toutes les femmes avec jalousie. Le marquis s'est donc marié à la sourdine ? Cela parait mal, très mal, il faut que cela soit un coup de tête.

Et les mères, qui avaient mis en Georges toutes leurs espérances, répétaient d'un ton larmoyant :

—Quel dommage ! Un jeune homme qui aurait pu faire un si bon mariage. Il le regrettera bientôt, cela va sans dire.

— De qui parlez-vous ? demanda à ce moment Mde de Treslin faisant son entrée dans le salon où se tenaient ces commérages.

— Du marquis de Ferrares. Ne savez-vous pas la nouvelle ?

— Oui, sans doute, puisque c'est de chez moi qu'est partie la mariée.

— Mais qui est-elle donc ? s'écrièrent vingt voix à la fois.

— Noemie de Soulanges, répondit Mde de Treslin.

A ce nom Louis de Rouville s'était levé.

— Madame, dit-il, vous ai-je bien comprise ?

— Oui, sans doute, répondit-elle, et je sais ce qui vous inquiète ; mais rassurez-vous, monsieur, l'honneur de votre ami est sauf et l'on ne pourra le poursuivre pour bigamie, car son mariage que l'on annonce aujourd'hui était accompli depuis sept ans. Noémie est la fille du banquier Belcourt. Vous voyez qu'en la retrouvant le marquis a aussi retrouvé le bonheur.



SATIRE CONTRE L'IGNORANCE

(Ecrite en 1819)

Mon étoile, en naissant, ne m'a pas fait poete :
Et je crains que du ciel l'influence secrète
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer ;
Mais comment résister à l'amour de rimer,
Quand cet amour provient d'une honorable cause,
Quand rimer et guérir sont une même chose ?

L'autre jour, arrivant au troisième feuillet
Contre l'*Ambition*, je reçois ce billet :
" Croyez-moi, cher ami, laissez là la satire ;
" Renoncez pour toujours au métier de médire :
" Ainsi que vous, je vois des torts et des travers ;
" Mais jamais je n'en fis le sujet de mes vers,
" Et jamais je n'aurai cet étrange caprice,
" Je conviens qu'il est beau de combattre le vice ;
" Moi-même, je tiendrais la lutte à grand honneur,
" Si j'osais espérer de m'en tirer vainqueur.
" Mais, peut-on l'espérer ? Dans le siècle où nous sommes,
" Est-ce bien par des vers qu'on corrige les hommes ?
" Non, se l'imaginer serait un grand travers ;
" L'homme méchant se rit de la prose et des vers ;
" Soyez bien convaincu qu'il est incorrigible,
" Et n'ayez pas le tort de tenter l'impossible.
" Tenez, ami, tenez votre esprit en repos,

Un autre me rencontre, et me tient ce propos :
" Chacun vous dit l'auteur des essais satiriques,
" Que naguère on a lus dans les feuilles publiques :
" Tous vos amis pour vous en seraient bien fachés,
" Croiraient par là vous voir expier vos péchés.
" Que si votre destin à rimer vous oblige,
" Choisissez des sujets où rien ne nous afflige :
" Des bords du Saguenay, peignez-nous la hauteur,
" Et de son large lit l'énorme profondeur :
" Ou du Montmorency l'admirable cascade,
" Ou du Cap-Diamant l'étonnante esplanade.
" Le sol du Canada, sa végétation
" Présentent un champ vaste à la description,
" Tout s'y prête à la rime, au moral, au physique,
" La culture des champs, les camps, la politique.
" Dites-nous, pour chanter sur un ton favori,
" Les exploits d'Iberville ou de Salaberry :
" Tous deux dans les combats se sont couverts de gloire :
" Ils méritent, tous deux, de vivre en la mémoire
" Des vaillants Canadiens. Mais aux travaux de Mars
" Si de l'heureuse paix vous préférez les arts,
" Prenez un autre ton ; dites, dans l'assemblée,
" Qui nous conviendrait mieux, de Neilson ou de Lee ;
" En quoi, de ce pays la constitution
" Est diverse, ou semblable à celle d'Albion,
" Qui nous procurerait le plus grand avantage,
" De la tenure antique ou du commun soccage.
" Si de ces grands sujets vous craignez d'approcher,
" Libre à vous de choisir, libre à vous de chercher
" Des sujets plus légers, des scènes plus riantes :
" Décrivez et les jeux, et les fêtes bruyantes ;
" Peignez les traits de Laure, ou ceux d'Amaryllis ;
" Dites par quel moyen sont les près embellis.
" Enfin, le champ est vaste et la carrière immense.

Qu'on veuille ouïr ma réponse, ou plutôt ma défense :
Le sentier qu'on m'indique est déjà parcouru ;
Et, l'autre soir, Phébus m'est en songe apparu,
M'a tiré par l'oreille, et d'un moqueur sourire.
" Crois-tu qu'impunément l'on se permet de rire."
M'a-t-il dit, " des neuf sœurs, de Minerve et de moi ?
" Elles ont eu, pourtant, quelque pitié de toi
" Ont cru qu'il convenait d'entendre raillerie,
" Et n'ont dans tes propos, vu qu'une étourderie
" Minerve t'a laissé quelques grains de raison ;
" Les muses, souriant comme à leur nourrisson,
" T'ont laissé parcourir les rives du Permesse,
" Et combattre assez bien l'*Envie* et la *Paresse*.
" Moi-même, j'ai prescrit, me montrant indulgent
" A ton grave délit ce léger châtiment :
" Tu n'iras point porter, sans mon feu, sans ma grâce
" Tes téméraires pas au sommet du Parnasse ;
" Tu resteras en bas : ainsi je l'ai voulu,
" Ainsi la décrété mon pouvoir absolu :
" Tu seras en un mot plus rimeur que poëte ;
" Différent de celui que ton pays regrette,
" Qui, fort du beau génie et de l'heureux talent
" Que des mains de Nature il reçut en naissant,
" Et que je réchauffai de ma divine flamme,
" Brilla dans la chanson, l'épitre et l'épigramme,
" Y montra de l'esprit les grâces et le sel :
" N'espère point, enfin, d'être un autre Quesnel,"
Apollon parlait mieux, mais je ne saurais rendre
Le langage divin que je crus lors entendre.
Ce dieu pour me punir d'un coupable discours,
Me défend de chanter les combats les amours.
Ne pourrait-on pas même appeler téméraires.
Mes efforts pour traiter des choses plus vulgaires,
Si des esprits plus forts, des rimeurs plus experts,
En ont fait, avant moi, le sujet de leurs vers ?
Qui dirait le berger, l'abeille, après Virgile ?
Qui dirait les jardins, les champs, après Delille ?
Et, quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris, au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encore dans l'enfance ;
Où règne, en souveraine, une crasse ignorance ?
Oui l'ignorance, ici, doit restreindre un rimeur,
Ou, s'il est obstiné doit lui porter malheur :
Pour l'ignorant lecteur, obscur, impénétrable,
Il est qualifié d'insensé, d'exécrable ;
On vous l'envoie au diable, à la maison des fous.
Particularisons ; où trouver, parmi nous,
Qui ne confonde point le granit et le marbre ;
Qui sache distinguer sur la plante ou sur l'arbre,
Style, pétale, anthère, étamine, pistil ;
Qui du même œil ne voit émeraude et béryl ;
Qui de l'ordre toscan distingue l'ionique,
Le convexe du plan, le carré du cubique.

Pourtant, je ne veux point d'un style exagéré,
Dire, avec un auteur, que tout est empiré ;
Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières ;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec ;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.
Suivant moi, ce langage est loin d'être orthodoxe ;
Et pour mettre à néant ce hardi paradoxe,
Il n'est aucun besoin d'un long raisonnement ;
Un regard en arrière, un coup d'œil le dément.
Il suffit de savoir que sous notre ancien maître,
LOUIS, nul imprimeur ici n'osa paraître ;
Qu'on n'y faisait, vendait ni livre, ni journal :
Voyez à ce sujet, quelques mots de Raynal ;
L'exagération à part, on l'en peut croire.
Avant lui, Charlevoix, offre, dans son histoire,
D'une ignorance étrange un exemple, frappant :
Un mal épidemique, inconnu, se répand,
Met aux derniers abois tous les colons qu'il frappe ;
Ainsi qu'en pareils cas, aux enfants d'Esculape
On recourt ; mais voyant tous leurs soins superflus,
Ils déclarent tout net, qu'ils ne soigneront plus ;
Proclament que le mal provient de maléfice ;
Accusent des sorciers l'envie et la malice,

Et sans les secourir laissent mourir les gens.
Vit-on des médecins, ailleurs, plus ignorans ?
Non, certes ! mais sans faire aucun pas rétrograde,
Quelque part, on a vu maint ignorant malade,
Qui voyant dans son mal un ordre exprès des Cieux
Et dans les soins de l'art un grand péché contre eux,
Fuyait tout médecin, refusait tout remède ;
Mais, Dieu dit : " Aide-toi, si tu veux que je t'aide ; "
Et se laisser mourir, quand on peut l'empêcher,
Ce n'est pas plaire au Ciel, c'est contre lui pécher.
L'ignorant, quelqu'il soit, est un homme coupable
S'il se charge d'un soin dont il n'est pas capable.
Qui croirait qu'on a vu plus d'un représentant,
Par la foule porté dans notre Parlement,
Ignare jusqu'au point de ne savoir pas lire,
Et de la main d'autrui se servir pour écrire !
" A la chambre," nous dit-on, " si tous savaient parler,
" Ils ne finiraient plus." Mais, s'il faut leur souffler :
Oui, non, n'est-ce pas chose honteuse et nuisible ?
Quelquefois, l'ignorant ne se rend que risible,
Surtout, quand par son or ayant fait quelque bruit,
Il commence à vouloir trancher de l'homme instruit.
Pour le peuple ignorant l'orage, le tonnerre,
Les tourbillons de vent, les tremblements de terre,
Tout est miraculeux, tout est surnaturel.
Heureux, encore heureux, si Dieu, si l'Eternel
Est cru l'auteur puissant des effets qu'il admire,
Ou leur cause première, et si dans son délire,
Sous les noms de sorciers, d'enchanteur, ou devin,
Il n'attribue à l'homme un pouvoir surhumain,
Le pouvoir de créer le vent et la tempête,
De s'élever en l'air, de se changer en bête ;
De rendre un frais troupeau tout à coup languissant,
Une épouse stérile, un époux impuissant.
Insensé, d'où viendrait ce pouvoir détestable ?
Dis-moi si c'est de Dieu ; dis-moi si c'est du diable :
L'attribuer au Ciel, c'est blasphême, à mon gré :
Dire qu'il vient du diable, et s'exerce malgré
La volonté de Dieu, ce serait pis encore.
L'un combat la bonté qu'en cet être on adore,
L'autre abaisse et détruit son suprême pouvoir.
De là, les mots sacrés, les cartes, le miroir,
Les dés, les talismans, les sas, les amulettes,
Folles inventions d'ignares femmelettes,
Des superstitions le mode est infini.
Pourtant ne faisons point un tableau rembruni :
Bientôt, nous jouirons d'un horizon moins sombre ;
Déjà, des gens instruits je vois croître le nombre ;
Déjà, Brassard, suivant les pas de Curateau,
Donne au district du centre un collège nouveau.
Et, si mon vœu fervent, mon espoir ne m'abuse,
Ou plutôt, si j'en crois ma prophétique muse,
(Une déesse, un dieu peut-il être menteur ?)
Ce noble exemple aura plus d'un imitateur.
Je crois même entrevoir, dans un avenir proche,
Le temps, ou délivré d'un trop juste reproche,
Où, par le goût, les arts, le savoir illustré,
Comptant maint érudit, maint savant, maint lettré,
Le peuple canadien, loué de sa vaillance,
Ne sera plus blâmé de sa rustre ignorance ;
Où, justement taxé d'exagération,
Mon écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

MICHEL BIBAUD.

Comment se réchauffer, par un froid de quinze degrés au-dessous de zéro dans une pièce sans poële ni calorifère, n'ayant pour unique meuble que la statue de l'empereur Napoléon 1er ?

!!!....

Eh bien ! coupez le bras de cette statue et vous aurez alors un bon appartement chaud. (Bonaparte manchot.)

A MON AMIE

Combien ta charmante lettre m'a fait de plaisir, ma chère Hortense, elle m'a transportée dans cette belle France, cette France si chérie, cette France que j'aime tant, que je voudrais revoir, ce Paris qui a été le rêve de toute ma vie, où je voudrais vivre et mourir. Toi tu l'as habité pendant dix longs mois, tandis que ta meilleure amie luttait ici, avec énergie, contre tous les chagrins qui s'accumulent autour d'une femme bien née, que le malheur a plongée dans la nécessité de gagner son existence.

Ah ! Hortense, que de fois ensevelie dans une amère rêverie, j'ai revu les premières années de ma jeunesse, où, enfant gatée de la fortune, comme toi alors, je folâtrais avec gaieté dans les allées fleuries de notre splendide demeure, où tout semblait sourire à mes vœux, où un avenir de prospérité et de bonheur apparaissait devant moi.

Avec une âme ardente, une imagination vive, un amour passionné pour tout ce qui est noble, grand et beau, que de rêves j'avais faits alors, et c'était en ton cher petit cœur, Hortense, que je confiais tous mes désirs, que je versais toutes mes espérances qui, hélas ! auraient pu se réaliser, si les cruelles destinées ne m'avaient, d'un seul coup, enlevé mon père et ma mère, puis ensuite ma fortune et ne m'avaient laissée seule, pour être lancée, sans merci, dans cet océan terrible qu'on appelle le monde, avec une petite sœur de trois ans.

Ah ! ce seul souvenir me fait encore tressaillir de douleur. Comment ai-je pu survivre à tant d'épreuves ? Je crois que la vue de Lucette fut le seul talisman qui soutint mon courage. Cette sœur, pour qui je devais désormais être une mère, me préserva du désespoir.

Lorsque je la voyais dans son berceau, gentille comme un amour, reposer si tranquille, souriant à ses rêves d'ange, je me rattachais à la vie ; pour elle je travaillais avec plus d'ardeur ; tout le jour et même la nuit, le pinceau ou la plume ne quittait pas mes doigts. Il fallait gagner pour cette chère enfant, afin qu'elle ne connût pas les privations dont sa sœur aînée subissait les terribles rigueurs.

Combien souvent, brisée de fatigue, humiliée par une ancienne connaissance pour qui la pauvreté est un vice, je suis entrée le cœur navré dans ma chambrette pour y verser des larmes amères ; mais je sentais soudain deux bras caressants entourer mon cou, puis un petit visage doux comme un velours se frolait contre le mien et une voix argentine me disait à l'oreille :

— Ne pleure pas, Gilberte, Lucette ne le veut pas. Alors je la couvrais de baisers, j'oubliais ma misère, le monde avec sa perfidie, son égoïsme et sa méchanceté, pour me souvenir seulement que je pressais là, sur mon cœur, un petit être plein de tendresse pour qui j'étais tout ici bas, qui n'avait que moi seule sur terre pour l'aimer ; alors je me sentais moins triste et je comprenais l'amour immense d'une mère, les sacrifices qu'elle peut faire, son dévouement sans bornes. Non on ne peut être complètement malheureux lorsque Dieu nous confie un de ces chérubins.

Combien, Hortense, je trouve à plaindre ceux qui n'aiment pas les enfants, que de douces jouissances ils ignorent, que de saints enivrements ils ne connaîtront jamais. Pour moi le babil de Lucette a toujours été une musique qui a su dissiper les tristesses de mon âme, et sa présence a grandi mon énergie ; c'est par elle que je suis parvenue à une modeste aisance.

Depuis quelques jours, j'ai quitté Montréal pour aller m'ensevelir dans une agreste campagne. l'air frais, un ciel pur, des champs fleuris, une limpide rivière, voilà tout ce qui m'entoure, une maisonnette perdue dans un bois de fougères et tu as le tableau de l'endroit que j'habite, Hortense. Je ne puis comme toi donner des détails intéressants sur les antiquités, les monuments, les curiosités qui s'offrent à mes regards; car tout est primitif ici, rien n'a été changé par la

main de l'homme ; des fleurs sauvages, des plantes rustiques et des habitants encore plus rustauds.

Il n'y a pas ici, ma chère, des êtres qui soient affligés de ce que Madame de Girardin appelle un fléau, et que cependant chacun envie, la beauté. Je n'ai jamais vu d'hommes aussi laids, et une femme qui serait venue chercher un Adonis en cet endroit, ou tout simplement un joli garçon, se serait complètement fourvoyée.

Le seule joli visage que j'aie vu en cette campagne est celui de Lucette, sur lequel je repose avec plaisir mes regards. Elle court tout le jour sur le bord de la grève, puis s'amuse à lancer de petites pierres dans le courant, et revient vers moi avec de frais éclats de rire, en frappant de joie l'une contre l'autre ses petites mains noires de poussière. Moi, aussi enfant qu'elle je prends plaisir à ses jeux, je la regarde et me dis :

— Combien de temps encore durera cette naïve joie, serat-elle comme sa sœur, terrassée, au début de la vie, sous d'effroyables malheurs ?

Néanmoins, malgré tout ce que j'ai souffert, ai-je le droit de me plaindre ? J'ai vu des femmes gatées de la fortune, qui n'avaient qu'à exprimer un désir pour qu'il fut accompli, et ces femmes à vingt-cinq ans étaient fatiguées de la vie, désillusionnées, elles ne croyaient plus à rien, étaient de véritables pessimistes; elles avaient aimé, elles avaient été aimées et cependant elles ne croyaient plus à l'amour : leur existence semblait une suite non interrompue d'événements sans aucun intérêt, de jours tous uniformes en ce qu'ils ne contenaient plus aucun attrait, ni pour leur cœur ni pour leur esprit.

Ah ! c'est qu'il est bien vrai que la douleur est la culture de l'âme, elle la fertilise, elle la grandit. Un cœur arrosé de larmes est plus généreux, plus fécond. Voilà pourquoi, Hortense, moi qui ai passé par de si terribles épreuves, malgré mes vingt huit ans, je suis restée plus jeune que toutes ces femmes que le monde a adulées, gâtées et choyées ; en réalite plus heureuse qu'elles, puisque j'ai conservé toutes mes illusions. Je crois au bonheur ; je crois que les sentiments du cœur peuvent remplir toute une existence. Pour moi les joies suprêmes existent et j'y rêve encore avec la naïveté d'une enfant de quinze ans. Pour moi, il n'y a rien de réel que les chimères et d'important que les fumées.

Je crois au bien, malgré tout le mal que je vois autour de moi. Si le monde est rempli de méchants, d'égoïstes, de calculateurs, je sais que l'on y rencontre encore des âmes aux dévouements sans bornes, aux demences généreuses, qui ont toutes les religions, même celle de l'amour.

Mais je te vois d'ici sourire, Hortense, et je t'entends dire comme souvent tu l'as fait déjà :

— Que tu es romanesque, Gilberte !

C'est vrai, mais je remercie Dieu d'être ainsi, n'est-ce pas à cette inclination qui est en moi, de m'élever sans cesse vers l'idéal, que je dois d'avoir été préservée, exposée comme je l'étais, plus que toute autre, sans protection, sans défense luttant chapue jour pour subvenir aux besoins de ma sœur et aux miens.

J'aurais peut-être succombé, je me serais dit dans des heures de tristesse : Ne vaut-il pas mieux une existence de joies, de jouissances et d'oubli, qui échappe à la douleur en échappant à la pensée ; que cette vie de privations et de sacrifices que j'ai menée depuis cinq ans.

Tu le vois, pour une pauvre fille le romanesque a son bon côté. Mais assez sur mon compte, parlons maintenant de toi, raconte-moi, avec cet esprit naturel que tu mets à tout dire, les plaisirs que tu éprouves au contact de cette société française si aimable, si spirituelle, au milieu de laquelle on ne peut se trouver sans ressentir un véritable charme.

Tu es au centre de la civilisation, à même de faire des débauches de nourriture intellectuelle, puises-y à pleines mains, chère Hortense, afin d'envoyer une bonne part de tes connaissances et de ton savoir à l'amie qui, au-delà des mers, tourne sans cesse ses regards vers la mère-patrie. Oui, quoi qu'on en dise, au Canada est demeuré vivace ce sentiment national pour la France, sentiment si noble que les années d'exil ne saurait diminuer : loin du sol qui a vu naître nos ancêtres, on ne pourra jamais cependant étouffer dans nos cœurs cet amour religieux et au cri de " Vive la France " toutes les nobles natures canadiennes françaises tressailliront d'un orgueil légitime, car ses victoires sont les nôtres, ses revers nous atteignent et comme elle nous couvrent de deuil.

Voilà que mon enthousiasme me reprend et j'oublie que je t'ai déjà écrit sept longues pages. Pardon de t'avoir retenue si longtemps, toi dont les heures sont comptées, je te prends peut-être des moments précieux que tu aurais, sans moi, consacrés à la contemplation de chef-d'œuvres incomparables.

A plus tard donc, mille baisers de Lucette s'envolent vers toi et moi je te garde la meilleure part de mes pensées.

UN SOIR D'OCTOBRE

Sept heures, la nuit est belle, la lune s'est levée radieuse, le ciel est immaculé de nuages, c'est une nappe limpide où les diamants aux reflets argentés viennent se noyer. Il fait froid cependant, un vent glacial nous transit et nous gèle. Chacun hâte le pas, on sent que c'est l'automne qui nous siffle rudement à l'oreille que le frileux hiver est proche.

Les hommes marchent vite, les femmes serrent plus étroitement autour d'elles l'ampleur de leurs manteaux. Personne ne s'arrête en chemin, la température vous pousse à suivre votre route ; celui qui est au dehors est impatient d'atteindre sa destination ; on apprécie plus que jamais la douceur du logis. Moi qui m'en vais tout simplement dire quelques dizaines du rosaire à Notre-Dame, je fais comme tout le monde et ne perds pas mon temps à examiner mes voisins.

Cette pieuse coutume, qui réunit, chaque soir du mois d'octobre, la foule aux pieds du trône de la madone, je dois l'avouer à ma honte, n'a pas encore été suivie par moi ; mais enfin, il y a un commencement à tout ; ce soir, j'y vais et si je suis l'ouvrier de la onzième heure, j'espère cependant qu'on ne refusera pas mon travail.

J'atteignis bientôt le vaste édifice, on y arrivait de toutes parts, les femmes encapuchonnées, les enfants enroulés dans leurs vêtements, ressemblaient plutôt à des manchons vivants qu'à des êtres humains. Je suivis le courant et j'entrai poussée par deux ou trois commères qui, dans l'excès de leur zèle, ne craignaient pas de meurtrir leurs voisins pourvu qu'elles eussent accès les premières.

L'église était, pour ainsi dire, dans la pénombre, cette nef immense, dont l'obscurité n'était piquée, de ci de là, que de quelques points brillants, semblait une nuit profonde où s'illuminent dans la distance quelques scintillantes étoiles.

Le prêtre, en surplis blanc, récitait les Ave, que la foule prosternée redisait après lui. C'était un murmure monotone et grandissant, tel que le bruit de la vague qui se rapproche.

Il y avait là réunies des femmes de toutes conditions. Le sexe fort, je dois l'avouer, était en petit nombre, tous ces hommes là semblaient appartenir à la même classe ; tandis que chez les femmes on en trouvait qui tenaient aux rangs les plus élevés de la société agenouillées à côté d'humbles ouvrières. On y voyait la femme qui lutte avec courage contre toutes les privations de la pauvreté, les humiliations et les revers ; et celle que la fortune gâte : la femme aux sentiments délicats, à l'âme sensible, aux pensées généreuses ; et la femme égoiste, étroite dans ses idées, mesquine dans ses affections. Elles étaient toutes là, agenouillées aux pieds des autels du Souverain Maître, murmurant, mais avec des

intonations de voix différentes, cette prière qui pour la première fois fut dite par l'Archange à la Mère du Sauveur.

En effet, il y avait en cette église des cœurs remplis de sentiments bien opposés. Ainsi, tandis qu'une épouse éplorée venait demander à Dieu le repentir d'un mari qui l'outrage et l'oublie, à côté d'elle une jeune fille remplie d'espérances, se rappelait qu'hier Gustave avait été bien tendre, qu'il lui avait dit mille douces choses en la regardant avec des yeux pleins de promesses pour l'avenir. Gustave était bien un peu frivole, comme le disait son père, mais qu'importe, s'il l'aimait, il lui serait constant. Et alors la belle enfant répétait avec un élan de plus fervente ardeur ce salut à Marie pour qu'elle lui soit favorable et lui obtienne toute la tendresse de Gustave.

Plus loin, une malheureuse suppliait le Ciel de lui rendre son fils mourant ; celle-ci sa voix était trainante et pleine de sanglots. Puis la petite fille, qui avait suivi sa mère, elle aussirépétait l'Ave à sa manière ; mais son esprit voltigeur, comme l'est celui des enfants, l'avait bien vite ramenée à la maison où les jouets en nombre captivent tout son cœur. Elle se rappelle qu'elle a oublié, sur le divan, sa poupée dont l'oncle Auguste lui a fait hier cadeau. Si le petit frère Louis, qui est si taquin, l'aperçoit que deviendra-t-elle ? Louis, qui est si vilain, pourrait bien faire à cette belle enfant de sérieuses blessures, s'il allait lui enlever un bras, une jambe, ou, ce qui est bien pis, lui casser le nez. Oh! une poupée sans nez, ce serait bien terrible ! Et la jolie petite fille, qui répète toujours les prières du rosaire comme une gentille perruche, sent d-s larmes monter à ses yeux à l'appréhension du malheur effroyable qu'elle redoute, et cette fois elle redit avec cette piété angélique, qu'ont les enfants élevés par une pieuse mère, le salut à la Vierge, afin qu'elle préserve sa chérie des mauvais tours de son frère.

On voit là aussi de vieilles femmes, venant confier à la sainte leurs regrets, et de jeunes filles qui apportent aux pieds de la madone leurs espérances, leurs illusions.

Le prêtre, de temps en temps, récite ce verset :

" Salve Regina, Mater misericordiæ, vite, dulcedo et spes nostra salve."

et toutes ces voix, partant de cœurs si divers, s'élèvent vers Marie en un concert de lamentations et de remerciements.

Soudain mes regards s'arrêtèrent sur une jeune femme, agenouillée auprès de la XIII station du chemin de la croix. Quelque chose me frappa en elle et je ne sais pourquoi je sentis mon cœur se serrer ; il y avait sur ce visage une telle expression de douloureuse angoisse que j'en fus tout émue. On eut dit qu'en levant ses grands yeux noirs vers la mère de Dieu, tenant dans ses bras son fils mort pour l'humanité, elle mêlait sa douleur à celle de la Vierge, et qu'elle lui disait : " Mère des chrétiens, ô vous qui avez éprouvé cette souffrance terrible de la séparation de tout ce qui vous était cher ici-bas, aidez-moi." Oui, c'était une de ces ferventes prières partant de cœur pour monter droit au ciel. Les lèvres ne remuaient pas, l'âme seule parlait toute entière.

Le visage de cette inconnue n'avait rien de frappant au premier abord ; cependant quelque chose attirait dans l'ensemble des traits, il me semblait retrouver chez elle l'expression de douleur poignante que le peintre avait donnée à la madone, on eut dit deux sœurs frappées du même coup. Et je me disais : "Qu'a-t-elle ? Quelle est la cause de ces larmes discrètes que de temps en temps je vois couler sur ses joues pâles ? Ce n'est pas le remords ; le remords n'a pas cette auréole de martyre ; elle a perdu un être chéri, un époux adoré, une mère, un frère ; mais non, ses vêtements n'ont pas de deuil, son deuil est au fond de l'âme, c'est donc un être vivant qui fait couler ses pleurs, un mari trompeur, un fiancé parjure ?" Dieu seul le sait, c'est à lui que viennent se confier les êtres faibles et malheureux pour qui le monde n'a qu'une froide indifférence.

Parfois, le regard de cette inconnue s'illuminait ; on eut dit qu'une espérance lui venait d'en haut ; elle suppliait, le ciel lui répondait ; donc le malheur qui l'oppressait n'était pas irréparable; un changement pourrait venir, l'être qui peut-être brisait son âme, le Tout-Puissant pouvait changer son cœur. Et elle répétait avec le prêtre d'une voix où une foi immense se révélait :

Ad te suspiramus, gementis et plentis in hâc lacrimarum valle.

Le service était terminé, tout le monde partait emportant, chacun selon son âme, l'impression du moment. Une à une s'éteignirent les bougies tremblotantes. Indifférente à tout, je vis mon inconnue suivre la foule au dehors, pour se perdre ensuite dans un groupe compact.

Que va devenir cette femme, me disais-je pensive, la reverrai-je jamais ? Un jour brillera-t-il pour elle un rayon de soleil ? Nous marchons tous dans un monde incertain. L'avenir est un mystère, l'œil débile de l'homme n'y peut plonger ses regards. " L'avenir, l'avenir, comme l'a dit le grand poète, l'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu."

LA FEMME QUI TRAVAILLE

Je me dis souvent, en voyant une femme active, toujours à son poste, le matin, le soir, arrivant à heure fixe, beau temps, mauvais temps, combien ne doit-on pas admirer son courage ! De nos jours on la retrouve partout cette femme qui gagne fièrement son existence.

Les vieilles idées s'en vont, Dieu merci, notre jeune pays sent qu'il touche à une nation de progrès, où une indépendance parfaite permet à tout être intelligent de se frayer un chemin dans le monde, et pour le bien être universel on voit disparaitre des préjugés mesquins qui trop longtemps ont retenu dans l'ombre des personnes que Dieu avait douées de réels talents.

En effet, il y a peu d'années encore on regardait avec une espèce de mépris celle que le malheur avait frappée, et qui par son propre mérite gagnait avec son travail de quoi subsister sans demander à qui que ce fut de l'aider.

Aux Etats-Unis, la femme, parfaitement libre dans toutes ses actions, a levé haut la tête ; son éducation, ses capacités intellectuelles l'ont placée au même rang que l'homme, car en général elle est plus instruite que ce dernier. Les sciences, les arts, elle les étudie à fond, elle devient même souvent avocat, médecin, etc. Je ne dirai pas que je voudrais voir les Canadiennes imiter leurs voisines à ce point ; mais enfin je ne comprends pas pourquoi le travail qui ennoblit l'homme doit humilier la femme. Il me semble qu'au contraire on devrait éprouver plus d'admiration et de respect pour celle qui jette de côté ces idées d'un autre âge, et se met bravement à l'œuvre, sans se soucier si madame X, qu'elle recevait jadis dans ses salons, lui fera petite mine maintenant qu'elle n'occupe plus la position d'autrefois, qui lui permettait de réunir chez elle la société, que l'on appelle la bonne société et où se glissent cependant un si grand nombre d'êtres vulgaires.

Je dois l'avouer, Montréal est encore bien arriéré ; si ses préjugés mondains diminuent, il y en fourmille encore un grand nombre, et plus d'une femme distinguée, que l'infortune a réduite à gagner sa vie, en a fait la triste expérience, soit par la conversation plus ou moins pimentée de jeunes damoiseaux, qui, devant une employée, se croient dispensés de cette délicatesse que tout vrai gentilhomme doit toujours conserver devant une femme, quelle que soit la position qu'elle occupe ; soit par une élégante frivole et légère qui, du haut de son joli coupé, lui fait un petit salut où le dédain se mêle à l'insolence. Mais bientôt ces petites étroitesses d'idées disparaîtront, grâce à nos bons voisins les Américains ; le vrai mérite saura se

faire apprécier et la jeune femme qui ne veut rien devoir à personne, s'en ira fièrement gagner, avec les talents que le ciel lui a donnés, l'argent qu'elle veut employer à ses dépenses journalières.

L'employée est devenue presque indispensable dans les bureaux : on a découvert qu'elle rend plus de services, qu'elle est plus active que l'homme à qui on donnerait le même salaire. Or, puisque l'on reconnait son mérite, ne serait-il pas juste qu'on eut pour elle les mêmes attentions, les mêmes égards que l'on déverse sur la femme du monde ?

La jeune fille ouvrière, née de parents pauvres, qui commence son apprentissage dans les ateliers dès l'âge de quatorze ans, pour s'élever ensuite jusqu'à la position de teneur de livres, n'a pas autant à souffrir, car elle ignore presque toujours cette délicatesse de manières, ces mille riens de politesse, auxquels la femme bien née attache un si grand prix et sans lesquels la vie lui devient si amère.

C'est pour celle-ci que je parle, c'est pour celle que le malheur touche de son aile noire que je déplore les idées trop arriérées de notre province.

Si, au lieu de rejeter dans l'ombre la femme qui gagne son existence, on lui tendait une main généreuse, en lui disant : " Madame, l'infortune ne change pas, vous êtes toujours pour moi ce que vous avez été, une personne vraiment distinguée; digne d'occuper dans la société la place que vous y aviez jadis, " certes beaucoup de familles n'auraient qu'à se féliciter des résultats d'une telle conduite.

A ce sujet, je me permettrai de citer la charmante madame T... qui par la beauté, les grâces a toujours été la reine de nos salons. Combien je l'admirais lorsqu'elle recevait chez elle! C'était à la personne la plus timide, à celle qui avait le moins de prétentions aux honneurs, qu'elle déversait toutes ses faveurs, afin de la faire sortir de l'oubli où son humilité la plaçait. Pour elle la véritable dame n'était pas la plus tapageuse, la plus dorée, mais celle vraiment supérieure par les sentiments de l'esprit. Madame T... prouvait par là combien elle-même était au-dessus de la généralité.

Rien de plus pénible, selon moi, pour une femme, d'être forcée de quitter le foyer de famille, où le souverain maitre a marqué sa place, pour aller gagner sa vie au dehors. Et l'on entend souvent ces charmants messieurs les hommes, murmurer parce que les femmes se retrouvent dans tous les bureaux. Eh bien ! messieurs, à qui la faute ? Que tous les hommes fassent leur devoir et bien peu de femmes seront dans la triste nécessité d'occuper les positions que le sexe fort devrait seul remplir, et combien de souffrances morales seraient épargnées.

Moi, je m'intéresse à la petite travailleuse, quoique j'en aie rencontré de bien vilaines, qui vous répondent avec une impertinence révoltante ; elles n'ont de courtoisie que pour le sexe fort et ne se gênent nullement de vous faire attendre leur bon plaisir. Cette catégorie n'a pas mes sympathies, j'ai souvent éprouvé un mouvement d'impatience en les voyant si peu femmes par leurs manières brusques et grossières, par leur voix au diapason discordant ; et quelquefois je m'en suis allée sans avoir conclu l'affaire pour laquelle j'entrais dans un atelier, à cause de l'air pimbêche de la caissière.

On retrouve là, comme dans toute autre classe, les types les plus impossibles à côté des caractères les plus charmants. Certaines femmes réservées, raffinées dans leurs goûts, artistes jusqu'au fond de l'âme, se voient forcées par la nécessité à se trouver en contact journalier avec de rudes filles sans retenue aucune dans leurs conversations, qui ont même entre elles le langage d'hommes grossiers. Pour la première qu'il doit être dur de sentir à tout instant son âme froissée par les êtres qui, dans leur vulgaire ignorance, ne se doutent même pas qu'ils ont pu blesser une oreille délicate.

Pour le Roger Bontemps, pour la fille qui rit sans cesse en vous montrant ses dents blanches et aigues, tandis que ses robustes épaules tremblent sous les secousses de son hilarité, que j'appellerai chronique, si je puis appliquer cette expression à sa gaieté continuelle, il n'y a nul nuage à se trouver dans un entourage plus ou moins recherché. Elle travaille avec un entrain qui fait plaisir à voir, se souciant fort peu si, en écrivant, sur le clavigraphe, elle met un e à la place d'un a. Elle a sans s'en douter la même idée que Théophile Gauthier qui disait en parlant de sa douce amie : " Qu'importe qu'elle m'écrive je thême ou je t'aime, pourvu que tout le cœur y soit."

N'avait-il pas raison ? Les sentiments de tendresse ne sont-ils pas plus doux que la grammaire, qui n'a elle, que des règles dures à nous apprendre ?

Mais en commençant cet article je n'avais pas l'intention de traiter les affections du cœur ; les poètes, sur tous les tons, les ont si bien définies qu'il ne nous reste plus rien à en dire, nous, pauvres chroniqueurs, qui nous jetons dans la carrière ardue des lettres.

Je reviens donc à ma première idée et je retourne à mon employée de commerce, à ma caissière, à ma comptable, à ma sténographe, à mon écrivain de bureau, pour intéresser en leur faveur et faire placer dans le monde selon leur mérite respectif, celles qui ont droit à nos égards. Certes, notre population canadienne est assez intelligente pour comprendre et chercher à imiter ce qu'il y a de bon de l'autre côté de la quarante-cinquième ligne.

DANS NOS FAUBOURGS

La blanchisseuse en retard.

—Excusez, m'ame Grandpré si j'ai dépassé l'heure, c'est pas ma faute, ben sûr, la maison a été pleine toute la nuitte, y s'on dansé jusqu'à quatre heures ce matin.

—Mais vous recevez-donc toujours, la mère, c'est bal tous les soirs chez vous. Cela doit vous coûter cher ?

—Ah ! madame, si vous croyez que j'dépense ben gros pour ces danseux là, j'ai ben soin de serrer mon beurre pi mon pain avant qui z'arrivent, et pi si z'on soif eh ben ! la pompe est là.

—Maman, disait un charmant bambin de six ans, aux cheveux bouclés, au teint frais et rose, qu'est-ce qu'un homme d'esprit ?

—Un homme d'esprit, mon chéri, est celui qui reconnaît qu'il peut s'en trouver de plus intelligent que lui.

—Alors, papa n'a pas d'esprit, car l'autre jour il disait qu'il était plus fin que le monde entier.

—Ah ! mon petit, ton père disait cela quand il avait pris de l'esprit de vin et cet esprit-là gâte toujours celui qu'on peut avoir.

Une servante en quête de situation.

—J'avais douze piastres chez mon ancienne bourgeoise et je ne me donnerai pas à moins.

La maîtresse.—Pouvez-vous faire la lessive ?

—Oh ! je ne m'engagerais pas pour cela.

—Savez-vous repasser ?

—Non madame.

—Il y a ici un bébé à promener.

—Oh ! je ne promènerais pas un bébé.

—Etes-vous bonne cuisinière ?

—Je ne veux pas faire la pâtisserie.

Le mari intervenant.

—Savez-vous jouer le piano ?

—Non répond la servante interloquée.

—Eh bien ! alors passez-moi la porte, ici, ma femme lave le plancher tandis que la bonne fait de la musique au salon.



BOVRIL

Donne la force, la vitalité et l'énergie, il est le meilleur préservatif contre tous refroidissements, frissons, etc., etc.

BOVRIL

est roi dans la cuisine, il contient, en même temps, la saveur et la substance.

BOVRIL est l'élixir de vie.

Tel. Bell Est 1189. Tel. des March. 190.

G. Chapleau & Fils



SET A COMMUNION.

Ont ouvert un atelier pour le Placage en Or, Argent, Coppe et Nickel en addition à leur Manufacture de Coffres-forts et de Poêles de Cuisine en acier et fer battu.

Tous les Ouvrages sont Garantis Parfaits.

No. 414, RUE ST-LAURENT

Sirop Grand'Mère



Sirop Grand'Mère.

Le **SIROP GRAND'MERE** est une préparation nouvelle, purement végétale et absolument inoffensive, qui guérit le Rhume, la Toux, l'Enrouement, la Bronchite, la Grippe, la Coqueluche, et procure un grand soulagement dans les cas d'Asthme et de Consomption. 25c la bouteille.

CERTIFICATS.

Je souffre d une bronchite asthmatique depuis plusieurs années : de tous les remedes essayes, le SIPOR GRAND'MERE est celui qui m'a procure le plus grand soulagement. Je puis maintenant chanter avec la plus grande aisance et je recommande fortement ce sirop aux chanteurs. JOHNNY DUPUIS, soliste a l'Eglise Notre-Dame, Montreal.

Je suis heureux de dire que le SIROP GRAND'MERE a guéri ma petite fille d'un rhume opiniâtre dans l'espace de dix jours. Depuis je m'en suis servi plusieurs fois et toujours avec succès.
ALEXIS CONTANT, Professeur de Musique, 211 rue St-Hubert, Montréal.

Une bouteille de SIROP GRAND'MERE m'a debarrassé d'une forte affection des bronches, et mon fils d'une toux opiniâtre.
A. G. BOURBONNAIS, Deputé de Soulanges.

Tel. Bell Est 832.

... MAISON DU PEUPLE ...

VALLIERES & SENECAL

..... IMPORTATEURS DE .....

Nouveautés, Mode, Merceries

Habits Confectionnés pour Dames.
Tapis, Prélarts, Etc. :: :: :: :: ::

1487 rue STE-CATHERINE

(ANGLE DE LA RUE WOLFE)

MONTREAL



Coutellerie Fine de Sheffield

Immense variété importée directement des meilleurs fabricants.

Le client n'ayant à payer qu'un seul et minime profit, épargne ainsi 25% sur l'achat.

Couteaux de table, en acier forgé, . . .	depuis	$1.50	la doz.
Services à dépecer, en "Silver Steel," .	"	1.00	la paire
Rasoirs nouveaux, garantis, ...	"	1.25	chaque
Canifs, les patrons les plus nouveaux, . .	"	.50	"
Ciseaux "qui coupent," toutes grandeurs,	"	.25	"

Satisfaction garantie ou argent remis.

L. J. A. SURVEYER, IMPORTATEUR QUINCAILLIER
6, rue Saint-Laurent, . . MONTREAL

ETABLI EN 1867.

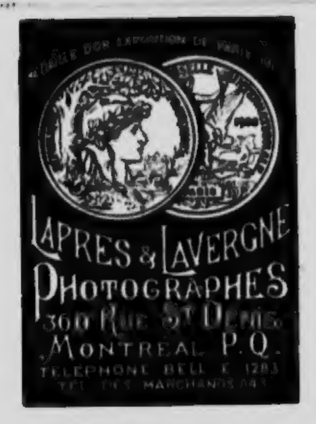
L. C. deTONNANCOUR

Marchand-Tailleur

No. 8, RUE ST-LAMBERT

MONTREAL.

SPÉCIALITÉ : Manteaux et Costumes pour Dames.



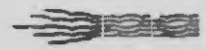
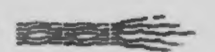
LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.

Nos Plumes-Fontaines

SONT SANS EGALES.

Elles Valent $3.00

A ceux qui nous mentionneront cette annonce nous les vendrons à

 **$1.25** 

LIBRAIRIE VILLE-MARIE

210 RUE SAINT-LAURENT

Edifice du Monument National **Montréal.**



EMILE ZOLA

L'éminent écrivain français célèbre dans "L'Affaire Dreyfus."

EMILE ZOLA écrit : —

VIN MARIANI — L'élixir de vie qui combat la débilité humaine, cause réelle de toutes les maladies, — une véritable fontaine de jeunesse qui, donnant la vigueur, la santé et l'énergie, peut créer une race nouvelle et supérieure.

EMILE ZOLA.

VIN MARIANI

Le **Vin Mariani** est recommandé par la Faculté Médicale dans le monde entier.

Le **Vin Mariani** prévient les maladies et hâte la convalescence. Nous a[illegible] des certificats de plus de 8,000 médecins du Canada et des Etats-U[illegible]. On le recommande pour les Affections Nerveuses, les Indigestions, les Rhumes et les Refroidissements, les Bronchites, la Dyspepsie, les Affections de la Gorge et des Poumons, la Consomption, les Faiblesses de toute nature, la Lassitude et la Débilité Générale.

Le **Vin Mariani** prévient la perte de la voix et a le remarquable effet de maintenir sa puissance.

En vente chez tous les pharmaciens.
Méfiez-vous des "Tout aussi bon."

Agents pour le Canada : **LAWRENCE A. WILSON & Cie**

MONTREAL

Etabli en 1885. 17 ans sur le Marché.

Plus de FORCE et une bien MEILLEURE SANTÉ

Certainement vous en avez entendu parler : mais l'avez-vous employée ?

Nourriture Assaisonnée "Arabian"



pour les



Chevaux et Bestiaux

Un composé garanti purement végétal

Epargne l'Avoine, la Santé et l'Argent.

Les maisons d'affaires et les personnes suivantes sont quelques-unes du grand nombre, en cette ville, qui se servent de la Nourriture ARABIAN pour leurs Chevaux et Bestiaux.

Thos. Sonne, Ecr., 193 rue des Commissaires, Russell Brothers, 47 rue Bertholet, C. Dubrule, 27 rue St-Alexandre, Geo. Smith, 456 rue Guy, Canadian Transfer Co., Ltd., rue St-Jacques, J. Martineau & Co., 1467 rue Notre-Dame, Wm Rutherford & Sons Co., Avenue Atwater, Graham Brother, boulangers, coin des rues Guy et St-Antoine, R. J. Lough & Co., 312 rue William, J. Eveleigh & Co., manufacturiers, 35 rue Vitre, E. Upton, épiciers, 308 rue Bourgeois, F. X. St-Onge, boucher, 316 rue des Seigneurs, Robt. Reid, Ecr., 2146 rue Ste-Catherine, The Tombyll Mnfg Co., 1655 rue St-Jacques, McLaurin Bros., 2123 rue Notre-Dame, A. Ramsay & Son, 16 rue des Inspecteurs, McDuff Lamb, Ecr., 21 rue Université, Holmes & Arple, 231 rue Chatham, Renaud, King & Patterson, 652 rue Craig, Geo. L. Lamb, Ecr., 1651 rue St-Jacques, T. Bénard, Ecr., 163 rue Cadieux, J. Edmond Dubé, Ecr., M. D., 719 rue Sherbrooke, Granger & Co., 60 et 62 Marché Bonsecours, Imperial Oil Co., Ltd., Côte Saint-Paul.

Empaquetée en sacs de 75c. $1.50, $3.00 et $6.00

1½c. le Repas.

Depot : 174 Rue des Inspecteurs, - Montreal

Bell Telephone Main 1414.